

Quelle  
HISTOIRE

## La comtesse Greffulhe

# LA PREMIÈRE DES GUERMANTES

Elle fut l'une des étoiles de la Belle Époque, le modèle souverain de féminité de Marcel Proust. Une biographie rend un hommage vibrant à cette belle et grande dame... Par **Philippe Ségu**y

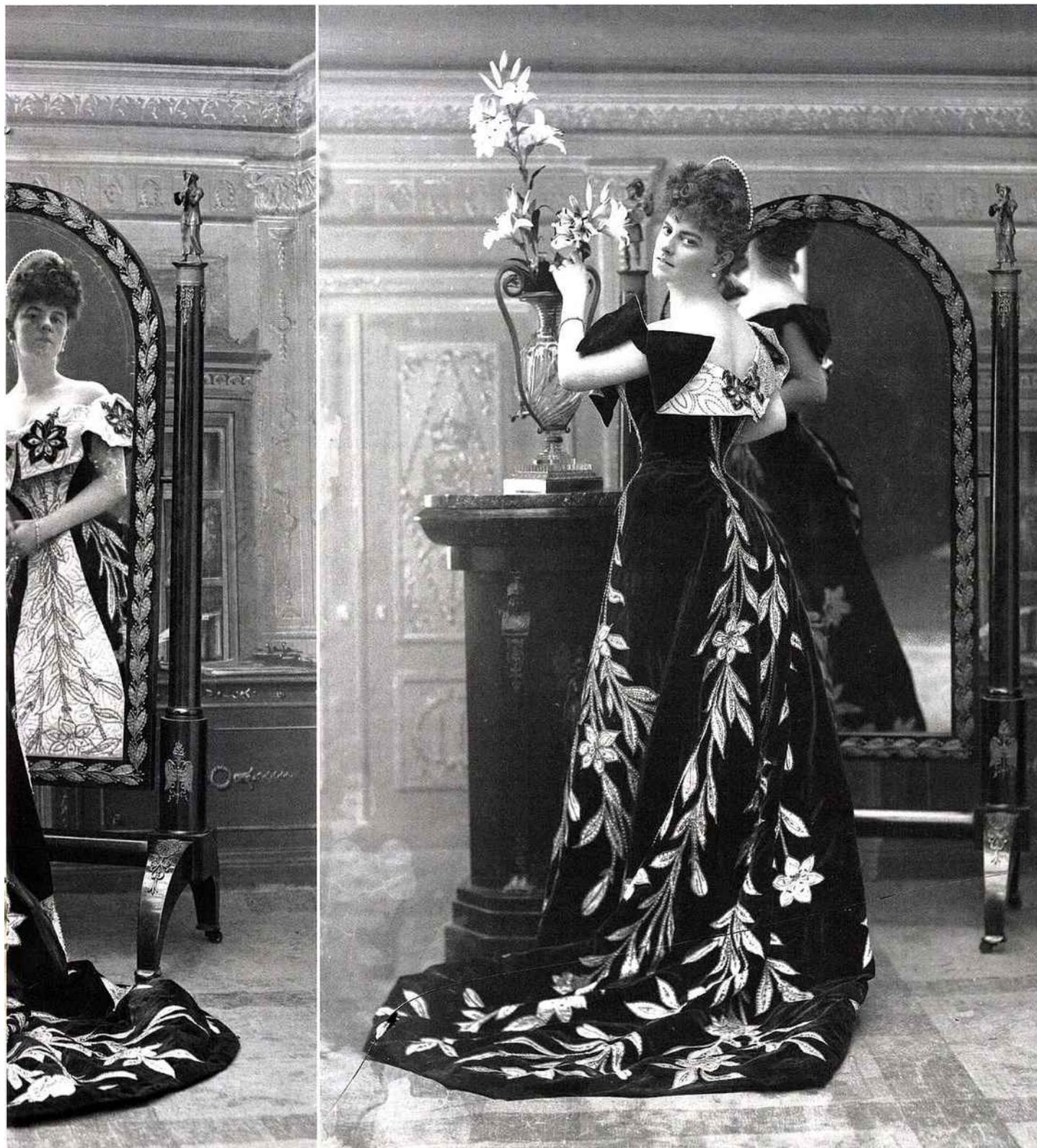
**U**n portrait la représente, les cheveux noués en chignon haut, un ruban noir serré autour de son cou interminable, les épaules blanches et nues, la main fine posée sur ses seins. Marie Joséphine Anatole Louise Élisabeth de Riquet de Caraman-Chimay, comtesse Greffulhe par son mariage avec Henry, sera pour ses contemporains une vedette absolue des salons et de la vie mondaine, une « figure puissante », comme l'écrit sa nouvelle biographe, Laure Hillerin. Et l'immortelle légende de papier : celle des Guermantes d'*À la recherche du temps perdu*.

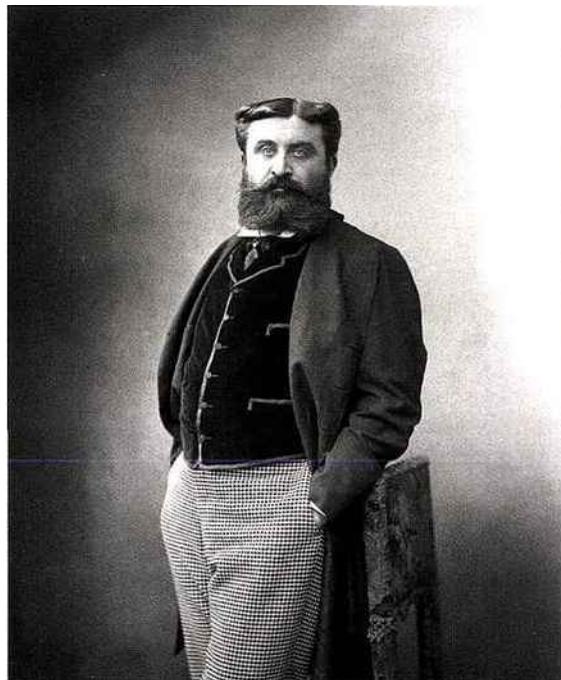
Ce livre lui rend justice. La belle entre les belles ne fut pas seulement une dame qui a son jour et reçoit ce qui compte, mais une femme capable de s'affranchir et de contourner les frontières les plus âpres que la société de 1900 impose à celles de son milieu et de son époque. Elle entre dans le monde, et pour ne plus jamais en sortir, le 25 septembre 1878, jour de son mariage. La fille du 18<sup>e</sup> prince de Chimay et de la princesse née Marie de Montesquiou-Fezensac, épouse, à 18 ans, le vicomte Henry Greffulhe de onze ans son aîné. Toutes les mères de famille ont rêvé pour leur progéniture d'une union aussi fastueuse : alliance entre une dynastie connue depuis le XI<sup>e</sup> siècle, les Chimay, sans oublier les Montesquiou-Fezensac – Marie, mère d'Élisabeth, peut s'enorgueillir de descendre des Mérovingiens via les ducs d'Aquitaine – et les Greffulhe, qui sont riches. Immensément...

Malgré sa timidité de très jeune fille, Élisabeth n'a rien de comparable avec ces oies blanches qui gloussent dans les rangs de l'église, gamines tout juste bonnes à marier, idiotes sans culture. Sa famille a beaucoup voyagé en fonction des nominations de son père qui est diplomate à la légation de Belgique. Installés quai Malaquais, dans le vieil hôtel particulier de Bouillon, Élisabeth et les siens vivent une existence unie, drôle, pleine d'esprit, de musique et de joies.

Reine de Paris,  
la comtesse  
Greffulhe  
soigne  
son image  
et se ruine chez  
les couturiers  
en imposant  
son style.  
Imité, jamais  
égalé.







Deux mois après son mariage, la jeune femme s'ennuie à mourir. Son nouveau cadre, le château de Bois-Boudran, en Seine-et-Marne, ressemble à une caserne. Élisabeth a compris qu'elle n'avait pas seulement épousé un homme, mais un clan qui a une passion : la chasse et l'art cynégétique. En 1882, naît la seule enfant du couple, Éleine, future duchesse de Guiche. Henry, sûr de son charme et de son intelligence, susurre à sa femme : « Ne lisez rien, aimez-moi, c'est le plus beau roman. » Les soirées se passent à jouer aux cartes. Enfin, le couple repart pour la capitale. Un homme l'aime suffisamment pour l'éclairer dans le monde, le cousin de sa mère, Robert de Montesquiou. C'est lui qui va développer une sensibilité déjà grande, sentir que la passion de la musique n'a jamais quitté Élisabeth. Elle en joue elle-même, en compagnie de son ami le prince Edmond de Polignac. Elle vibre alors, heureuse et libre, loin de ce mari qui la déçoit de plus en plus. Henry trompe sa femme avec une boulimie perverse. Élisabeth cache ses larmes, et lorsqu'éclate l'affaire Dreyfus, elle sent intuitivement que la cause est à sa mesure. Contre l'ensemble du faubourg Saint-Germain, la comtesse Greffulhe sera dreyfusarde. Un jeune homme pâle, au visage couleur de craie, aux cheveux aile de corbeau, va la statuer de son vivant. Marcel Proust aperçoit la comtesse à un bal donné par

la princesse de Wagram, le 27 juin 1892. Elle est si belle qu'Albert Flament, écrivain injustement oublié, laisse d'elle un portrait proustien avant la lettre. « Le col était élané, le dos admirable. Et derrière la tête, un rang de perles tombant des cheveux noués en torsades se balançait jusqu'à la taille, où l'extrémité se trouvait fixée. Le mouvement qu'imprimait à ce collier sa montée régulière, la beauté du bras, le long gant souple, l'éventail replié, la façon de gravir eussent transporté Véronèse et Tiepolo. Je voyais une déesse... » Marcel Proust va pouvoir parler à la déesse chez son ami Robert de Montesquiou. Élisabeth n'apprécie guère ce jeune homme trop efféminé à son goût. Elle écrira dans l'une de ses lettres : « Ses flatteries avaient un je-ne-sais-quoi de collant qui n'était pas de mon goût. » Et pourtant, presque tout de la duchesse de Guermantes respire le parfum de la belle Élisabeth, son maintien, son allure et jusqu'à son rire : « Le rire

Ci-dessus, vaniteux, le comte Greffulhe, trompe sa femme. À droite, le château de Bois-Boudran, en 1905. En bas, de gauche à droite, les « protégés » de la comtesse : le compositeur Gabriel Fauré, la chercheuse physicienne et chimiste Marie Curie, et Serge Diaghilev, créateur et impresario de génie. Page de droite, une femme du monde, belle et mélomane, mais surtout mécène.



de Madame Greffulhe s'égrène comme le carillon de Bruges.» Chacune de ses apparitions est un rêve éveillé et le comte de Montesquiou se souvient « qu'elle se faisait montrer, chez des couturiers de renom, tout ce qui était en vogue. Puis [...] elle levait la séance en jetant aux faiseurs : "Faites-moi tout ce que vous voudrez... Qui ne soit pas ça!" »

Pour passer le temps, Élisabeth s'adonne aussi à la peinture. Elle aime la collectionner, Gustave Moreau lui a été présenté par Robert de Montesquiou. Mais décidément, ce monde l'assomme et elle se rapproche des républicains. Ainsi se lie-t-elle intimement à Théophile Delcassé, Pierre Waldeck-Rousseau ou le général de Galliffet, modèle, toujours chez Proust, du vaniteux général de Froberville.

Henry, idole de ses parents, enfant affreusement gâté, est un égoïste doublé d'un crétin absolu. Sa dernière maîtresse, la pire, la comtesse de La Béraudière, l'entraîne dans une spirale infernale, et Élisabeth ne nomme plus sa rivale que par ce surnom : le diable.

## PRESQUE TOUT DE LA DUCHESSE DE GUERMANDES RESPIRE LE PARFUM DE LA BELLE ÉLISABETH.

Henry fait à son épouse des scènes d'une rare violence et la baptise « la Vénus de mélo ».

Une seule solution, multiplier les projets, elle de qui la mort ne veut pas. Convaincre Maurice Bunau-Varilla, directeur du *Matin*, d'organiser une conférence sur la télémechanique au Trocadéro, intervenir auprès d'Alexandre Millerand, ministre des Travaux publics, afin de renouveler le bail de l'Institut catholique, introduire et protéger Édouard Branly à la Cour de Belgique et le voir élu membre associé de l'Académie royale en 1910... En 1947, la Bibliothèque nationale organisera une exposition sur Marcel Proust. On lui demande d'être présente. À 88 ans, Élisabeth songe-t-elle à ces mondes engloutis? La mort lui sourit enfin le 21 août 1952, à Lausanne où elle s'est retirée. Un dernier son pour cette musicienne : la haute société prononçait son nom « Greffeuille ». Il n'est pas interdit à notre tour de le murmurer. ●

Lire : *La comtesse Greffulhe, l'ombre des Guermantes*, par Laure Hillerin, Flammarion 576 pages, 24 €.

